



## CHAPITRE IV.

*Des Isles que nous découvrimés, & les choses qui nous y arriverent.*

L'Amiral de nôtre Flote s'étonnant de ce que nous avançons si peu, depuis le deuxième de Juillet jusques au dix-neuvième d'Août, n'ayant encore vû ni découvert aucune terre que les Isles de Canaries, il fit venir ce même matin à son bord tous les Pilotes des autres Navires, pour sçavoir quelle étoit leur opinion sur l'endroit où nous étions, & de combien nous pouvions encore être éloignez de la terre.

Pour cet effet tous les Vaisseaux s'approchèrent de l'Amiral l'un après l'autre, afin que chaque Pilote pût dire son opinion en passant devant lui.

Les différentes opinions de ces Pilotes donnerent grand sujet de rite à tous les Passagers, qui voyoient le peu de rapport qu'il y avoit des uns avec les autres.

L'un disoit que nous étions à trois cens lieuës de terre, l'autre deux cens, l'autre cent, & l'autre cinquante, l'un plus, l'autre moins, s'éloignant tous de la verité comme il parut ensuite, à la réserve d'un vieillard qui étoit Pilote dans le moindre Vaisseau de tous, qui soutint assurément, qu'avec le peu de vent qui faisoit alors, nous arriverions à la Gardaloupe le lendemain matin.

Tous

Tous les autres se moquerent de lui; mais il avoit bien plus grand sujet de se moquer de leur ignorance; car le lendemain au lever du Soleil, nous découvrimés tout à plein, l'Isle que les Espagnols apellent la Desfrade, parce qu'au commencement qu'on découvrit les Indes, ce fut la premiere terre qu'ils trouverent, desirant aussi-bien que nous de trouver quelque terre, après avoir été si long tems sur la Mer.

Après cette Isle, nous en découvrimés incessamment une autre, apellée Marigalante, & puis une autre encore qui s'apelle la Dominique, & finalement une autre nommée la Guardaloupe, qui étoit celle que nous cherchions pour nous y rafraîchir, laver notre linge, & prendre de l'eau douce, dont nous avions grand besoin.

Sur les deux ou trois heures après midy, nous arrivâmes à une rade fort seure, qui est au devant de l'Isle, où nous mouillâmes l'ancre, sans avoir aucune crainte des Sauvages nuds, tant de cette Isle que des autres, qui attendent avec beaucoup de joye tous les ans la venue des Espagnols; ils comptent les mois par Lunes, & par ce moyen ils connoissent le tems qu'ils doivent arriver.

Quelque tems auparavant ils font amas de cannes de sucre, de fruits, qu'on appelle Ananas, de Tortuës, & semblables autres provisions pour manger, qu'ils troquent avec les Espagnols pour leurs Merceries, pour du fer, des couteaux, ou d'autres choses dont ils se puissent servir dans les guerres qu'ils ont ordinairement contre les habitans de quelqu'une des autres Isles.

C 4

Avant

Avant que nous eussions mouillé l'ancre, il vint plusieurs de ces Indiens à notre bord dans leurs canots, dont il y en avoit quelques-uns qui avoient été peints par nos Anglois, & d'autres par des Hollandois, ou des François, comme il paroissoit par la diversité de leurs armes, cette rade étant commune à toutes les Nations qui voyagent vers l'Amérique.

Ils nous aporтерent donc suivant leur coutume, plusieurs fruits des Indes; mais entre tous l'Ananas fut celui qui nous parut le plus agréable à la vûe, & le meilleur au goût.

Nous ne pûmes nous empêcher de nous étonner au commencement, de voir des gens tous nus, avec leurs cheveux pendans par derrière jusques au milieu du dos, leurs visages découpez en diverses manières de fleurs, avec de petites plaques fort minces qui leur pendoient au bout du nez, comme les anneaux qu'on met au groin des pourceaux pour les empêcher de fouiller la terre.

Ils nous flatoient comme des enfans, quelques-uns parlant leur langage que nous n'entendions point, & d'autres faisant certains signes pour montrer les choses qu'ils vouloient avoir; mais entr'autres signes, nos gens entendoient fort bien celui par lequel ils demandoient du vin d'Espagne, & pour se donner du plaisir, après leur en avoir fait boire un bon verre, on les voyoit tomber yvres sur le tillac, & se veautrer comme des pourceaux.

Le jour étant fort avancé, nos Religieux se résolurent d'en passer le reste dans le Navire, & le lendemain de descendre à terre pour voir le dedans de l'Isle, où plusieurs des Ma-

telots & passagers descendirent ce soir-là, dont une partie retourna aux Vaisseaux, & les autres demeurèrent à terre toute la nuit parmi les Indiens.

Le lendemain matin je descendis à terre avec la plupart des autres Religieux, & ayant loué quelques Espagnols pour laver notre linge, nous nous écartâmes çà & là, tantôt tous ensemble, & tantôt deux à deux, & mêmes quelques-uns tous seuls, rencontrant sur notre chemin plusieurs Indiens, qui ne nous firent aucun mal, mais qui au contraire nous flatoient comme des enfans, & nous présentoient de leurs fruits, nous demandant en échange quelques épingles, éguillettes, ou méchans gands qu'ils voyoient autour de nous, ce qui nous donna la hardiesse de nous approcher de quelques-unes de leurs maisons ou cabanes, qui étoient situées proche d'une belle riviere, où ils nous reçurent fort humainement, & nous donnerent à manger de leur poisson, & de la chair de Chevreuil.

Sur le midy nous rencontrâmes sur le milieu de la montagne, quelques Jesuites du Navire Sainte-Gertrude, qui s'entretenoient fort attentivement avec un Mulâtre, qui étoit tout nud comme les autres Indiens.